

# LE PAYS LAURENTIEN



Profondeurs de l'abîme et tourbillons des mondes  
 Cù les astres lancés marchent d'un pas certain  
 Et, changeant de couleurs, tournant leurs formes rondes,  
 Mêlent sans s'arrêter le soir et le matin.

Globes sortis de l'ombre, ou cherchant la lumière,  
 Je vous passe en revue autour de vos soleils,  
 Tandis que, poursuivant la route coutumière  
 Vous voyez, comme nous, des nuits et des réveils.

N'allez-vous donc jamais, par de longues traverses,  
 Explorer l'horizon qui fuit de loin en loin ?  
 Mais non ! grands routiniers, car vos courses diverses  
 Se répètent sans cesse allant de point en point.

Ainsi, chacun de vous tient dans la mécanique  
 Le rôle d'une roue engagée au plus près.  
 Un écart survenant, croule l'ordre harmonique  
 Et voilà l'univers tout-à-coup aux arrêts.

Brûlés d'un feu d'enfer couvant dans vos entrailles,  
 Portant à la surface un nouveau paradis,  
 Vous rangez les soleils qui sont faits à vos tailles,  
 Quand celui de la Terre est l'un des plus petits.

Etranges ronds de danse où rien ne se déplace...  
 Que vois-je, parcourant la claire immensité !  
 Un vieux monde perdu, mort et couvert de glace,  
 Qui roule et roulera durant l'éternité.

*Benjamin SULTE*

## HOCHELAGA

### II

---

Les habitants d'Hochelaga appartenaient à la même race que les Andastes de la Pennsylvanie, les Ériés de l'Ohio, bordant le sud-ouest du lac Érié ; les Iroquois de New-York, bordant le sud du lac Ontario ; les Neutres, bordant le nord des lacs Ontario et Érié ; les Pétuneux occupant les comtés de Grey et Bruce, nord-ouest de la province d'Ontario ; les Hurons du lac Simcoe, de la baie de Nottawasaga, baie de Matchedash de la même province.

Des bandes d'Algonquins rôdaient dans les comtés de Victoria, Peterborough, Hastings, ayant leur base ou patrie vers le lac Nipissing.

Je dirai que les Algonquins venaient de l'Europe, et les autres nommés ci-dessus, de l'Asie. Mœurs, langage, aspect physique n'étaient pas les mêmes dans ces deux races, mais, par exemple, ni l'une ni l'autre n'était peau-rouge. Leur vie au grand air les brunissait. Avec de l'eau et du savon bien appliqués, on en faisait des peaux blanches.

Il faut aller au Guatemala, Honduras, dans l'Amérique-Centrale, pour trouver de véritables peaux-rouges au temps de Colomb et Cartier—de ces gens au teint cuivré naturellement et dont les traits de la figure différaient des noirs, des blancs et des jaunes,—comme l'étaient dans l'antiquité les Etrusques de la Toscane, les Numides du nord de l'Afrique et leurs descendants actuels, les Berbères et les Kabyles de l'Algérie et contrées voisines.

• Des quatre couleurs de la famille humaine le rouge est à présent le moins répandu et, si comme le disent les très anciens auteurs de livres, les peuples de cette couleur ont été nombreux durant les premiers âges, ils ont perdu leur importance, leur pouvoir, leur activité intellectuelle d'il y a quarante siècles. Nous ne comptons aujourd'hui que le jaune qui maintient le gros chiffre en Asie, le blanc qui a pour domaine l'Europe et l'Amérique, le noir éparpillé en Afrique.

La différence qui sautait aux yeux d'un chacun entre Algonquins et l'homme du type iroquois, c'était l'éducation. Celui-ci connaissait, pratiquait, jouissait de mille choses dont l'autre ne voulait rien savoir. De là, deux natures, pour ainsi dire. Si les Algonquins de Québec étaient les plus avancés de leur race,

ils restaient bien inférieurs aux Eriés que je considère comme les plus rétrogradés du type iroquois.

Les gens d'Hochelaga appartenaient à la couche supérieure de ce que nous avons appelé l'Iroquois, l'habitant de l'Etat de New-York.

L'Algonquin n'était pas sorti de l'ignorance primitive. Il en subissait les misères et vivait dans une situation assez rapprochée de l'animal, sans jamais parvenir à améliorer son sort, si toutefois il était capable d'y songer, car on ne rencontre en lui qu'un être insensible à toute idée de progrès. Faire la pêche par des moyens précaires, la chasse à la manière des premiers enfants d'Adam, cueillir des fruits sauvages, cultiver quelques citrouilles et un peu de maïs, récolter la folle-avoine, là où il en trouvait, camper ici et là, de saison en saison, mourir de faim, souffrir du froid, n'avoir ni discipline, ni gouvernement, ni organisation quelconque, tel était son existence, c'est-à-dire la plus pitoyable qu'on puisse voir, surtout avec le climat de Québec et du Nord-Ouest.

L'Iroquois étant pour nous un habitant de l'Etat de New-York et pour moi en particulier plus parfait que le Huron, le Pétonneux, le Neutre, l'Erié et l'Andaste ses congénères, je le traite comme demi-civilisé. Il possédait l'art de construire de véritables maisons, des villages, des fortifications. Il savait cultiver un champ, avait des industries diverses et bien conduites, s'était mis sous la protection d'un régime municipal et même d'un gouvernement fédéral qui fonctionnait à la perfection.

Ni chasseurs, ni pêcheurs, ni rôdeurs, ni flâneurs comme les Algonquins, mais actifs, stables, agriculteurs et industriels, les Iroquois vivaient agglomérés, agissaient en commun avec une entente de la chose publique dont les résultats sont étonnants, comparés avec ce qui se passait dans toute l'étendue du présent Canada.

Comme nombre, les Algonquins égalaient peut-être les Iroquois, mais dispersés sur de vastes territoires, ils ne comptaient pour rien auprès de ceux-ci qui se tenaient concentrés et savaient agir d'ensemble.

Les "citoyens" d'Hochelaga devaient être regardés comme un peuple merveilleux par les petites bandes d'Algonquins qui erraient le long de l'Ottawa et sur la rive nord du Saint-Laurent.

Disons ici que l'île des Allumettes et la Lièvre possédaient chacune un village permanent, comme celui du cap de Québec.

C'était beaucoup pour des Algonquins, mais Hochelaga brillait bien autrement que ces trois lumignons !

La guerre a toujours été la passion des Sauvages—et aussi des hommes de l'Europe, qui sont restés Sauvages sous ce rapport. La guerre est une science. L'Algonquin ne voulait rien apprendre, pas plus le métier de batailleur qu'un autre. L'Iroquois avait réduit la question à l'état d'enseignement et ce qui sortait de son école militaire valait dix pour un. Dix Iroquois ne craignaient guère cent Algonquins et de plus, ils mettaient de la suite dans leurs opérations ce qui leur permettait d'épuiser avec un peu de temps les forces de l'ennemi. Cent Iroquois divisés en cinq bandes agissant de concert enlevaient d'un même coup cinq campements algonquins qui ne savaient ni ne pouvaient se porter secours les uns les autres. Je n'ai pas rencontré de cas où les Algonquins sont allés détruire des villages iroquois, mais invariablement c'est la bande iroquoise qui se lance au loin, pénètre chez les Algonquins, frappe, anéantit et se retire avec des trophées, des prisonniers, des chevelures.

Tout cela provenait de l'esprit d'organisation, de la pratique constante, de la discipline en un mot. Même en bataille rangée, à force égale, l'ordre, la direction, le savoir-faire, la conception d'un plan, la manière de l'exécuter—régulé d'avance—tout cela mettait l'Iroquois à cent coudées au dessus de l'Algonquin.

Lisant Homère, j'ai mis mes Sauvages en vis-à-vis avec les Grecs et, croyez-moi si vous voulez, nos Iroquois n'y perdent pas beaucoup. Il est vrai que l'emploi des métaux donne la supériorité aux Grecs, mais tout de même, si l'Amérique n'était pas encore découverte qui sait où en serait venue l'intelligence industrielle des Cinq-Nations ?

Les Hurons, les Pétuneux, les Neutres, les Ériés, les Andastes, de même souche, langue et coutumes que les Cinq-Nations de l'État de New-York, avaient eu moins qu'elles le génie politique et militaire. Les conquêtes de ceux que nous appelons Iroquois ou Cinq-Nations s'expliquent dès qu'on a saisi cette vérité, seulement il reste à savoir si le désir d'étendre leur domination se serait emparé des Iroquois avec autant d'ardeur sans la présence des hommes blancs dans leur voisinage. Ces nouveaux venus payaient en marchandises d'une utilité première, les fourrures que les indigènes leur apportaient et pour se rendre maîtres de cette source de richesses, les Iroquois conçurent l'idée de s'emparer des territoires

de chasse, d'en bannir les peuplades et de rester seuls pour traiter avec les Hollandais, les Anglais, les Suédois établis entre eux et les rivages de l'Atlantique. Depuis que le monde est monde, les guerres ont pris naissance dans les questions de commerce. Comment se fait-il que les Eriés, ou les autres nations de même race, n'ont pas eu un plan semblable à celui des Iroquois? Evidemment parce qu'elles n'étaient pas douées du génie nécessaire à l'exécution d'un tel dessein.

Ces guerres de conquêtes ont eu lieu juste cent ans après la visite de Cartier à Hochelaga, alors que, depuis longtemps cette ville n'existait plus. Si je me suis arrêté à décrire des choses et des événements d'une autre époque, c'est parce que je voulais faire comprendre ce qu'étaient les gens d'Hochelaga.

Nous ne saurons jamais quand cette ville avait été construite, ni si les Iroquois avaient eu d'autres villes dans cette région, mais cela est possible. Nicolas Perrot dit : "Le pays des Iroquois était autrefois Montréal et les Trois-Rivières." Il avait dû entendre les Sauvages parler ainsi, cent trente ou quarante ans après la visite de Cartier. Ce qui est certain, c'est que Hochelaga était tout ce qui restait d'Iroquois en Canada au temps du capitaine malouin.

Il a noté que des Sauvages qu'il nomme Toudamans (Tsonnontouans?) descendaient par la rivière Chambly et ravageaient les campements algonquins du bas Saint-Laurent. Était-ce une peuplade iroquoise des environs d'Albany qui faisait ces courses?

Du côté sud du Saint-Laurent, depuis le lac Saint-François jusqu'à la Pointe Lévis il ne paraît pas y avoir eu de Sauvages, peut-être par suite des incursions des Iroquois du nord de l'État de New-York.

En présence de la ville dont il s'approchait au pas de procession, entouré des notables de cette capitale, Cartier faisait nombre de commentaires... qu'il ne nous mentionne aucunement. A sa place j'ai fait les miens, et les voilà imprimés, en attendant mieux.

*Benjamin Sulte*

DU TALENT !



M. ANTONIN PROULX.

Il arrive — relativement peu souvent, c'est vrai, mais enfin, de temps à autre — qu'on entend dire : "Cet homme a du talent; cette personne a du talent." C'est fort possible. Du talent il y en a : il y en a même beaucoup. Mais peut-être serait-il intéressant de nous demander un peu ce que c'est que le talent — ou plutôt, car nous n'allons pas entrer en des considérations philosophiques — ce que le mot "talent" représente pour la plupart d'entre nous. Est-ce le clair de lune du génie ? un clair de lune qui ne ferait pas fi de se substituer, parfois, au soleil même ? Est-ce un rayon du ciel dans un cerveau ? un sourire de Dieu oublié au fond du cœur ? un souvenir impérissable

de la Patrie Céleste ? Est-ce, tout bonnement, une longue patience, comme disait Buffon ? Est-ce une manière d'être de la forme crânienne, une question de moule et de matière grise ? Qu'en sait-on ? "Que sais-je ?" disait Montaigne !

"— C'est bien simple, me direz-vous peut-être, le talent, c'est... eh, bien, c'est le talent ! Voilà !

Mais encore ? Peut-on dire que le talent n'est que cette facilité d'apprendre, de s'assimiler les pensées des autres, les connaissances qui nous plaisent, les idées qui nous conviennent ? Sont-ce les sujets brillants des écoles, des couvents, des collèges qui ont ce qu'on appelle volontiers du talent ? Sont-ce les héros des concours ? Parfois. Mais il suffit pour apprendre vite et bien, à l'âge où l'on fait ses classes, d'être intelligent, studieux, ambitieux... Souvent même il n'y faut qu'un peu d'audace avec beaucoup de faconde. Combien de ces sujets brillants sont restés sur la scène du monde — même de leur petit monde — ont réalisé les promesses de leurs débuts ? N'est-ce pas vrai que les grandes villes sont remplies de

jeunes gloires tombées, de déracinés, de déclassés—pauvres fleurs hâtives que la vie a déjà flétries, tuées? “Qu’importe! direz-vous encore, “si ceux-là ont connu l’illusion du talent; si, de quinze à vingt ans, ils ont cru à leur génie? Qu’importe la réalité à cette heure-là? Oui, mais quand ce temps est passé? qu’on ne peut plus y croire? Le génie ne fleurit pas dans tous les cerveaux, dans tous les cœurs, hélas! Un jour vint où ces hommes comprennent que c’était un mirage, ce beau désir, cette croyance, et alors? Oh! le mirage qui s’en va, se désagrège, se fond en brouillard, en mensonges, en regrets!

On peut donc se montrer très intelligent, l’être même tout à fait sans avoir, à proprement parler, du talent. Soit! Mais qu’est-ce donc, encore une fois, que cette chose-là? Est-ce une aisance de paroles que nous avons parfois, cette agilité de la langue que nous admirons tant, nous, Canadiens-français? Sont-ce les orateurs qui ont du talent? Il y a eu de grands orateurs, certes, il y en a encore, il y en aura toujours. Mais, ces exceptions à part, bien peu des autres donnent autre chose que des mots, des phrases sonores, des périodes renflantes, et, tout ce qu’ils disent est, le plus souvent, vide de sens, creux, et ne supporte pas la lecture. Otez à cet orateur applaudi, admiré, l’éclat de la voix, la chaleur du débit, les gestes enlevants, et vous n’aurez plus que des mots, des milliers de mots parmi lesquels flotteront quelques idées mille fois délayées.

Tous les orateurs n’ont pas du talent. Mais alors? Mais alors qu’est-ce donc que cette chose étrange? Est-ce que le rimeur qui cisèle des mots, tourne aisément un sonnet, écrit agréablement un article en a? Il en a certainement d’une certaine qualité... Mais ce rimeur, mais ce “tourneur”, mais cet habile n’ont pas toujours “le talent”. De même que le jeune dessinateur qui peut jeter sur le papier ou sur la toile une tête d’homme ou de femme, une silhouette, un paysage rudimentaire, peut avoir des aptitudes sans connaître jamais le vrai talent...

Mais, à ce compte, direz-vous derechef, le génie ne serait que du talent! On n’est pas plus difficile!

Eh bien, c’est un peu cela, en effet. Non seulement le talent suppose une intelligence au-dessus de l’ordinaire—ce qui est une vérité de la Palisse—une intelligence où dorment à l’état latent toutes les idées générales qui lui conviennent, flottent dans l’air ambiant et reposent dans les livres, mais encore, une âme supérieure-ment organisée, capable de jouir, de s’illusionner, de souffrir plus qu’une autre, de se créer une “manière”, une façon de voir qui lui

soit propre, un style enfin. Oui, c'est un peu cela... Mais c'est autre chose, et si le nom de cette chose est difficile à donner, il n'en existe pas moins. C'est un feu mystérieux qui, du cœur, monte au cerveau pour y faire bouillonner l'or des idées, mais c'est aussi une sensibilité des nerfs, une sensibilité d'antennes électriques vibrant à toutes les caresses, les heurts, les tempêtes de la vie... C'est une faculté d'être heureux ou malheureux d'une souffle, d'une ombre, d'un rien ; de s'enthousiasmer de ce qui laisse les autres indifférents, d'aimer et de haïr avec plus de passion, et c'est le vouloir, l'invincible vouloir de dire ce qui chante au cœur d'idéal et de joie... C'est une folie, enfin, une douce et tendre folie de gloire et d'immortalité.

Faut-il le désirer ce talent mystérieux, le cultiver quand on a le bonheur d'en avoir, en faire un dieu, "son dieu", lui sacrifier amour, santé, considération, bonheur ? Oui ! oui, tant que les illusions durent, sont là qui flottent devant nos yeux en théories de gloire ; tant que nous croyons voir passer les muses, avec leurs voluptés impondérables et fortes, cependant ; tant que nous penserons à Prométhée sur son rocher d'enfer ; tant que nous croirons à Dieu ! Toujours alors ! Toujours !

Du talent ! du talent ! Demandez-en encore, vous qui en avez déjà. Ne vous inquiétez pas de ce qu'il pourra vous en coûter. Vous serez ignorés, peut-être, raillés, bafoués ; vous connaîtrez toutes les injustices, toutes les envies, toutes les tristesses, mais qu'importe ! Vous êtes faits pour les ressentir toutes ! Qu'importent à ceux qui l'auront, ce talent merveilleux, candide et consolateur ! Un jour viendra où la mort vous demandera à la terre, et, ce jour-là, les passants, les indifférents, les anonymes s'apercevront que vous aviez du talent, et que ce talent était une des gloires du pays, en formait le plus précieux, le plus pur, le plus beau des fleurons. Et, soudain, avec tous les autres morts, qui furent des vôtres par l'esprit et par le cœur, vous tressaillerez de joie satisfaite et de bonheur. Un rayon de cette gloire tardive descendra jusqu'à vos tombes, et ce sera la récompense des idées que vous aurez semées aux Cœurs de tous les hommes.

"C'est bien tard !" direz-vous. Non pas. Quand bien même le talent serait une petite fleur des tombes, cela ne devrait pas nous empêcher de crier, n'est-ce pas ? du talent, Seigneur, du talent !

A. E. Brault

UNE LETTRE INÉDITE DE FEU HECTOR BERTHELOT

Nous publions ci-après, une lettre de feu Hector Berthelot, adressée à sa sœur, religieuse à Aurora, Illinois. Cette lettre trouvée, je ne sais par quel hasard, dans mes cartons, amusera sans doute les lecteurs du *Pays laurentien*.

Qui n'a connu ou entendu parler de l'humoristique fondateur du *Canard*, du *Farceur*, du *Violon* ; du créateur du fameux type canadien Ladébauche ; de ce Berthelot, journaliste à *la Patrie*, au *Monde*, l'auteur de quelques livres qui eurent grand succès, tels que ses *Mystères de Montréal* ?

Cette lettre rappellera ses saillies, ses mots drôles, ses portraits chargés qui faisaient les délices de ses contemporains. Elle prouvera jusqu'à quel point tout, pour lui, était matière à rire, même ce qui était sérieux et quelle verve il déployait jusque dans ses correspondances les plus intimes.

Montréal, 29 décembre, 1887.

Révérènde Sœur XXX,  
Aurora, Ill.

Ma chère sœur,

La présente est pour te souhaiter toutes espèces de félicités dans l'ordre matériel et spirituel pendant l'année 1888.

Je suis actuellement à Ottawa, où je compile, dans la bibliothèque de Parlement, pour le journal *le Monde*, les éphémérides de 1837-38. Avec mon violon, cela me paie assez bien. J'espère que tu fais des progrès dans ta santé, et j'espère aussi te revoir à Montréal en juillet prochain.

Je ne saurais trop te recommander à l'occasion du jour de l'An, de prendre des résolutions fermes pour la sanctification de ton âme. Chacune de tes actions doit être un grain de blé qui doit être broyé sous la meule des bonnes intentions, afin qu'elle devienne le froment pur dont sera pétrie la galette du Bonheur sans mélange, que tu grignotteras pendant toute l'Éternité. Méfie-toi des pompes du Malin ; celui-ci est *un tramp* de la pire espèce qui rôde continuellement autour des poulaillers religieux où les poules monastiques sont juchées sur les perchoirs de la vie ascétique. Malheur à celles qui s'y perchent en laissant entr'ouverte la porte de la tentation ; il les emporte, les plume et les grille bientôt dans sa terrible cuisine.

Au *free lunch* de la vie où tu as été conviée, noue autour de ton col la serviette de la prudence, afin que la sauce du péché ne macule pas la blancheur éclatante de ta robe de vertu. Si par malheur cette robe se tachait, hâte-toi de la porter à la buanderie de la Pénitence, où elle sera nettoyée avec le savon de la contrition, séchée par la tordeuse du repentir, empesée avec l'empois du ferme propos, et repassée avec les fers des bonnes résolutions chauffés au feu de l'Amour Divin. C'est ainsi que la toilette de ton âme sera irréprochable le jour où elle ira danser dans le céleste séjour.

C'est le bonheur que je te souhaite.

Ton frère affectionné,

(signé) : *Hector BERTHELOT.*

68, rue Church,  
Ottawa.

*Gérard MALCHELOSSE.*

---

LA CHAMBRE

---

(Inédit)

Ainsi que les oiseaux, les hommes ont leur nid :  
C'est la chambre discrète où l'on chante, où l'on pleure,  
Et dont l'âme se fait une austère demeure  
Où tout porte à rêver quand le jour est fini.

Le portrait d'un aïeul, vieux souvenir béni,  
Lorsqu'un rayon de lune en se jouant l'effleure,  
Semble nous murmurer que la vie est un leurre,  
Nous parler de la paix d'un séjour infini !

Ah ! combien elle est chère au poète, à l'artiste,  
Dans la clarté de l'aube où l'ombre du soir triste,  
La chambre que, pour lui, l'art paraît enchanter !

Et, quand elle devient un temple mortuaire,  
Heureux qui, près du mort, entendra chuchoter :  
"C'est ici qu'il vivait, paisible et solitaire."

*ALFRED DESCARRIES.*

Montréal, 6 mars, 1917.

## Mme A.-B. Lacerte



Mme A.-B. LACERTE

Les femmes auteurs, en Canada, ne sont pas nombreuses ; celles qui s'occupent de littérature ont donc droit à nos félicitations et à notre encouragement. Au nombre des plus actives mentionnons Mme A.-B. Lacerte, une de nos dévouées collaboratrices qui signe modestement *Léda*.

Il nous serait agréable et facile de publier une longue biographie de Mme Lacerte, mais le manque d'espace nous force à nous restreindre à quelques notes seulement.

Née à St-Hyacinthe le 5 juin 1870, Mme Lacerte est fille de feu l'honorable juge Bourgeois et de dame Gilson, des Trois-Rivières. C'est là qu'elle commença ses premières études chez les Ursulines ; puis, elle vint les terminer à Montréal, au couvent d'Hochelaga dirigé par les sœurs des Saints Noms Jésus-Marie. Mme Lacerte demeure actuellement à Ottawa.

Notre collaboratrice aime passionnément écrire. Lorsqu'elle n'a pas de conférences à préparer, elle s'occupe à toutes sortes de compositions originales et spirituelles, saynètes et opérettes, pour couvents et orphelinats, car elle écrit surtout pour les petits. Elle se complait aussi dans les nouvelles et toujours elle y réussit. Cependant, elle ne dédaigne pas le genre sérieux et élevé et parfois il lui a valu de belles pages. Comme poétesse elle a fourni nombre de pièces à différentes revues et journaux qui feraient un joli recueil.

Mme Lacerte est aussi douée d'un beau talent musical ; elle a bien composé une vingtaine de morceaux divers pour piano qui ont été publiés dans le *Passe-Temps*.

Elle écrit et compose facilement, ayant l'imagination très féconde ; son répertoire est déjà bien garni et promet de s'augmenter encore, car l'heureuse inspiration ne la quitte pour ainsi dire jamais.

Voici la liste de ses publications :

- Contes et légendes*, 1 vol. in-8, 200 pages, illustré. Ottawa, 1915.
- Comment on s'instruit en se récréant*, in-16, 16 pages. Ottawa, 1916.
- Contes et légendes*, conférence, in-16, 24 pages. Ottawa, 1916.
- Gaétane de Montreuil et ses œuvres*, in-16, 24 pages, Ottawa, 1916.
- Les Châtelaines*, opérette en deux actes, in-8, 16 pages. Montréal, 1916.
- Némoville*, roman, in-16, 144 pages. Ottawa, 1917.

### *En Manuscrits.*

- La Gardienne du phare*, roman.
- Castel-joli*, comédie en trois actes.
- Biographie de l'honorable juge Bourgeois*.
- Dolora, la Bohémienne*, opérette en trois actes.
- Recueil de saynètes et opérettes pour pensionnats*.

Gérard MALCHELOSSE.

MON PREMIER SONNET

J'avais atteint mes quatorze ans d'existence. Cherchant *une carrière quelconque* à poursuivre, n'ayant de goût prononcé pour aucune et doué d'un excellent appétit, je venais, en désespoir de cause, de me constituer "commis-épiciers." Au moins, me disais-je, là, si le salaire ne suffit pas à ma nourriture quotidienne, eh bien ! j'aurai recours aux expédients du métier ; tandis qu'ailleurs, chez un orfèvre, par exemple, rien ne se mange, et il faut être d'une exactitude, arriver à l'heure "tapante" ; et ailleurs encore : chez le *tailleur, l'imprimeur, le collectionneur, l'encadreur, le relieur, l'empaillleur, l'embouteilleur etc. etc.*, c'est inouï ce qu'on vous fait *tailler, imprimer, collecter, encadrer, empailler et embouteiller* pour deux dollars par semaine !!! Donc, je croyais bien, à ce moment, être né épicier. Hélas ! là encore ce fut un désastre que je n'oublierai jamais. Laissez-moi plutôt vous raconter comment se termina mon aventure chez ANNIBAL PLUMEAU & CIE., "épiciers de famille" de la rue Sainte-Élizabeth.

C'était par une belle matinée d'automne d'une pénétrante mélancolie. Monsieur PLUMEAU, petit homme grassouillet, propre, aussi soigneux de sa personne que de sa devanture, était occupé à balayer le trottoir bordant son établissement où l'aquilon avait entassé, la nuit précédente, une avalanche de belles feuilles aux teintes mordorées, dont l'éclat n'avait d'égal, peut-être, que les pommettes "rouge sang" de ce brave épicier. Que se passa-t-il en moi ? Soudain, je jetai à ce pauvre Plumeau un regard fantastique, un œil à la Vulcain, où dût jaillir de la flamme, car lui, Plumeau, dont les yeux venaient de rencontrer les miens, échappa son balai sur la chaussée et devint livide !

Alfred, rugit-il, en s'élançant vers son comptoir !... Que faites-vous là ? Je vous ai pourtant déjà dit que si je vous reprenais à lire de la poésie ici, vous recevriez immédiatement votre congé ! Je suis épicier, moi, mon garçon !

Je vins tout près de donner à ce bon M. Plumeau quelque nom d'oiseau rare, mais je me contentai de lui répéter, avec une certaine morgue : "Mais, monsieur, c'est "la légende d'un peuple" de Louis Fréchette, un auteur canadien célèbre !

— Ça m'est bien égal, à moi, tout ça. Je n'ai personne de ce nom parmi mes clients !

—Alors, nommez-moi un meilleur poète parmi vos clients, et je me ferai un devoir de le lire, lui dis-je impertubable.

—Voulez-vous bien vous taire, petit monstre, fut la réponse de M. Plumeau, qui ajouta, sur un ton qui n'admettait pas la réplique : et à l'ouvrage, hein ! ou je vous flanque ! . . . Tenez ! Descendez à la cave avec cette mesure et rapportez-la moi remplie de mélasse des Barbades.

Cette proposition me souriait et j'obéis "subito," car, à la cave, au sein des tonneaux, barriques et cruches de tout acabit,—dont plusieurs vous avaient un parfum exotique à griser un Esquimau—reposait, bien dissimulé dans l'ombre, vous ne sauriez deviner quoi . . . et je vais vous le dire : dans une petite boîte de moutarde aux fines herbes, vide de toute moutarde, bien entendu, reposait donc, attendant l'impression, le manuscrit de mon premier sonnet ! Oui ! Je l'avais déposé là afin de le mieux "taper," car l'ombre sépulcrale, le silence de cette cave mystérieuse où je bravais les foudres de Plumeau, devenu JUPITER, m'étaient, vous le comprendrez facilement, une source d'inspiration béate. Je m'y cachais souvent, afin de m'y livrer à mon "vice poétique", alors que l'on me croyait parti pour quelque course échevelée chez les clients de PLUMEAU & Cie, à prendre des commandes. Je me nichais là au fond d'une énorme caisse où filtraient les rayons obliques d'une mince lumière provenant du seul soupirail de l'endroit.

Je venais donc d'exécuter les ordres de M. Plumeau et la mesure de mélasse demandée était posée sur le sol, pendant que profitant d'un moment d'inspiration, je m'étais faufilé dans ma niche croyant tenir enfin *le vers sublime*, le dernier qui manquait encore à mon sonnet. J'étais là depuis un bon quart d'heure, quand soudain, j'entends des exclamations monstrueuses.

Bigre de bigre ! Ventrebleu d'animal de sale petit c . . . de saligaud de commissionnaire idiot ! J'en ai bientôt jusqu'aux mollets ! Oh ! mais, ce que ça colle ! (J'avais oublié de vous dire que Plumeau était un ancien "sergo" de la ville de PARIS.) Je m'attendais à chaque instant, à une détonation formidable, me croyant tout-à-coup mêlé à quelque drame genre *Arsène Lupin*. Mais je réalisai tout lorsqu'une forte odeur de mélasse m'emplit les narines, au point de me faire éternuer bruyamment et que Plumeau, dont le sang ne fit qu'un tour, me tira de ma cachette à la façon dont on exhibe un lapin aux halles.

Vous devinez, lecteurs, ce qui venait d'arriver chez Annibal PLUMEAU & Cie. J'avais oublié de fermer le robinet du m... tonneau et le patron était "emmêlé" des pieds à la tête. Il en avait tout plein son plumeau, je ne vous dis que ça !

Heureusement, mon sonnet échappa au désastre. Je le tenais sur mon cœur, et j'en fus quitte, cette fois, avec un peu de "sabotage" et un autre congé illimité.

*Alfred DESCARRIES.*

---

MA DÉESSE

---

Je voudrais devant toi, ma suprême déesse,  
Dérouler un tapis de soie et de velours ;  
En s'y posant tes pieds, doux comme une caresse,  
Traceraient un chemin qui braverait les jours ;  
Sur tes cheveux, parés de lys et de bruyère,  
Je voudrais un rayon qui montât jusqu'aux cieux,  
Et dans ta blanche main une simple bannière,  
Où j'écrirais en or un nom délicieux.  
Elle aurait trois couleurs et le nom serait "France".  
Haut tu le porterais partout dans l'univers.  
Les peuples opprimés le liraient : "Espérance",  
Et l'écho le dirait jusqu'au confin des mers.

Pour chanter le printemps tout frissonnant de vie,  
Pour exalter l'amour ou clamer la douleur,  
Pour exprimer du Beau toute la poésie,  
Pour montrer des héros la constance et l'ardeur,  
Pour défendre le faible ou louer le mérite  
Je voudrais qu'on apprît les accents que tu sais :  
Une noble action, pour être bien décrite,  
Doit, dans tous les pays, être dite en français !  
O ma fière déesse, ô ma langue française,  
En vain pour te briser s'agite le jaloux,  
Ta beauté l'inquiète et le rend mal à l'aise,  
Mais, va, tu le verras bientôt à tes genoux.

*Gaétane de MONTREUIL.*

MONTREAL EN 1797.

---

Isaac Weld, Irlandais très instruit, qui voyait la situation déplorable de ses compatriotes et cherchait les moyens d'améliorer leur sort, visita l'Amérique en vue de ce projet. Il commença par les États-Unis, surtout le New-York, le Maryland, la Pennsylvanie et la Virginie, sans y prendre goût, puis il traversa le lac Champlain et se rendit à Montréal.

Ses descriptions indiquent un homme qui se renseignait soigneusement, après avoir visité une région où tout, naturellement, était nouveau pour lui. Il n'a pas l'air de ces touristes bourrés d'idées préconçues, comme on en rencontre tant et qui veulent faire entrer les choses dans leurs propres conceptions, au lieu de les prendre telles qu'ils les trouvent. Ce qu'il ne comprend pas il se le fait expliquer et ne tarde guère à pénétrer l'esprit de l'Amérique, si différent du sentiment européen. En lisant son livre on voit le Bas-Canada tel qu'il était alors.

"La prairie de la Madeleine contient à peu près cent maisons. L'ayant dépassée, nous traversâmes le fleuve. Le courant est prodigieusement rapide et souvent les bateaux sont poussés sur les rochers où il semble qu'ils vont être mis en pièces, mais les bateliers sont d'une adresse surprenante, et je dirai que ces Canadiens sont peut-être les hommes les plus habiles du monde à manœuvrer des embarcations dans les eaux rapides et tourmentées."

Vers le même temps, Moore et LaRocheffoucault faisaient l'éloge des canotiers, bateliers, "voyageurs" canadiens, à la suite de leurs courses sur nos rivières. Qu'auraient-ils dit s'ils avaient connu les canots d'écorce du nord-ouest, les cents rapides, les cents portages de nos coureurs de bois ! Il y avait là de quoi surprendre les citoyens de Paris, Londres et Dublin.

"Ce ne fut pas sans étonnement qu'en approchant de la ville nous trouvâmes des bâtiments de plus de quatre cents tonneaux amarés au rivage, car ils ne peuvent remonter si loin dans le fleuve qu'avec de grandes difficultés. J'en ai vu plusieurs qui, cependant, favorisés d'une brise assez fraîche, et portant toutes les voiles dehors, demeuraient comme stationnaires durant une heure entière, entre l'île Sainte-Hélène et la terre ferme. Pour vaincre le courant à cet endroit, il faut un vent qui ait presque la violence d'un ouragan."

Ceci avait lieu douze années avant l'apparition du premier bateau à vapeur sur le Saint-Laurent, mais, attendez! ce fameux pyroscaphe se faisait hâler par des bœufs pour enfile le courant Sainte-Marie.

Les navires de quatre cents tonneaux sont des bébés aujourd'hui auprès des transatlantiques, tout comme les superbes navires de l'*Iliade* seraient des joujoux à côté des "quatre cents tonneaux" de 1797.

Weld ajoute : "Les vaisseaux qui font le commerce entre l'Europe et Montréal ne peuvent exécuter qu'un voyage par an."

Vers 1846, un député disait à l'assemblée législative du Canada : "Nous verrons plus tard arriver à Québec un transatlantique chaque semaine de l'été." On a beaucoup ri de cette incroyable confiance en l'avenir.

Mais nous ne sommes pas entrés dans Montréal... alors mon article n'est ni commencé ni fini.

*Benjamin SULTE.*

---

#### AU LAC ARCHAMBAULT

---

*A. M. Léon Gélinas*

Oh ! silence éternel des hauts et vastes monts !  
Lac où baignent les bois, les rocs, les cieus profonds ;  
L'alouette, rayon ailé, court sur les plages,  
Le héron au vol lourd plane sur les rivages.

La saveur des sapins embaume les vallons,  
La grisante odeur des foins monte des sillons ;  
La brise soupire en l'épaisseur des feuillages,  
Comme un sourd torrent qui gémit dans les bocages.

Les bois remplis d'oiseaux bleus, vermeils et d'or pur,  
Sont les orgues de ce temple à voûte d'azur,  
Où vole, en tournant, l'hirondelle joyeuse.

Quand le soleil meurt à l'heure mystérieuse  
Où la cloche tinte au loin, comme un reposoir,  
Entre deux monts descend l'étoile d'or du soir.

Chalet St-Donat, août 1917.

*W.-A. BAKER*



## CAMPAGNES LAURENTIENNES

(Suite)

ETE

Tout être, par instinct, engendre dans sa fleur.  
Mais cet acte béni, tout puissant, créateur,  
En dirigeant les cœurs loin des choses frivoles,  
Fait tomber les décors et fane les corolles.  
En faisant son cadeau, la fleur a dû pâlir,  
Car le fruit de son sein la fait toujours mourir.  
Comme si le grand fait d'avoir donné la vie,  
Indiquait clairement que son œuvre est finie.  
Je ne sais, toutefois, c'en est fait du printemps  
Qui s'éloigne à regrets mais non pas pour longtemps.  
L'été prend l'orphelin, je dirais, dans les langes,  
Pour former un beau fruit de bonté sans mélange.  
Car il a mission, d'aller prendre au berceau,  
L'être dont il doit faire un excellent cadeau.  
Dans tout pays, l'été, c'est là saison active,  
Le temps éducateur, l'époque productive.  
Le grand effort du sol, la puissante action,  
Qui fait croître les grains de la blonde moisson.  
C'est en cette saison qu'un travail très intense  
Donne à tout ce qui vit, une forte croissance.  
Oui, c'est pendant l'été que le monde grandit,  
Que la plante s'élève et la plaine mûrit.  
Il n'est pas étonnant qu'avec tant de largesses,  
L'été montre toujours de très grandes richesses;  
Que partout les habits dont il couvre son corps  
Et l'éclat des couleurs qui forment ses décors  
Aient un cachet de force et de magnificence  
Qu'il nous faut préférer aux grâces de l'enfance.  
La vie et la santé qui règnent dans ses traits  
Mettent dans leur beauté les plus puissants attraits.  
Si dans tous les pays, on peut voir ces parures  
Au milieu des prés verts et des champs en cultures ;  
Nulle part sur la terre on a pu contempler  
Un spectacle aussi grand, ou vu se dérouler

D'aussi riches décors, d'aspects plus grandioses  
Qu'en mon pays natal, après le temps des roses !  
Rien n'égale le teint des habits somptueux  
Qui rendent mon pays le plus majestueux.  
Car, l'été canadien, dans nos plaines natales,  
Garde une majesté qui reste sans rivale.  
C'est comme un rendez-vous de toutes les splendeurs  
Où le Ciel a placé les plus nobles grandeurs.  
Voyez-vous ; notre sol, plein d'une sève neuve,  
Se charge de beaux plants que la rosée abreuve.  
Son repos fut si long dans les siècles passés,  
Sous les grands bois d'érable et les chênes pressés  
Que la vie, en son sein, circule débordante,  
Pour se manifester de façon surprenante,  
Dans les dons généreux de nos riches moissons  
Se déroulant sans fin vers les quatre horizons,  
Depuis le Saint-Laurent jusqu'aux douces montagnes  
Qui montrent leurs fronts bleus aux confins des campagnes.  
Mais pendant tout le temps de la fécondité,  
Il sait comment unir la force à la beauté.  
Il change par degré le teint du paysage,  
Et transforme l'aspect du merveilleux ouvrage.  
Quand les grains de froment que l'homme avait semés,  
Un peu lents à sortir se sont enfin montrés,  
Leurs petits brins ténus sont comme une herbe tendre  
Qui ploie aux doux zéphirs que l'air daigne répandre.  
Il réjouit déjà le bon regard humain  
Qui voit dans ce duvet, la moisson de demain.  
Maintenant sa couleur d'un léger ton vert pâle,  
Prendra dans quelques jours une teinte plus mâle  
Qui finit par se fondre avec celle des foins,  
Couvrant d'un seul décor, nos prés et nos chemins.  
Sur le bord de ceux-ci, de gracieux visages  
Ont l'air de nous sourire à travers les feuillages :  
Ce sont nos doux foyers ; des arbres, des bouquets,  
Les cachant à demi, sous de jolis bosquets.  
Les feuilles sur leurs fronts décrivent des guirlandes,  
Et portent la fraîcheur aux fleurs des plates bandes.  
Le modeste foyer peint de vert et de blanc  
Rayonne de bonheur à l'ombre du bois franc.  
De robustes enfants dans les taillis fourmillent,  
Non loin de leurs parents qui de bonheur scintillent.  
C'est pendant les beaux jours faits pour se reposer,  
Tandis que croît le foin qu'il faudra moissonner.  
Jours d'un exquis bonheur pleins de ferme espérance,  
Au sein même du champ qui promet l'abondance.  
A l'ombre d'un érable, on voit les deux époux  
Promener leurs regards sur deux objets bien doux :

Leurs enfants bien aimés et la grande culture,  
Car pour garder la vie, il faut la nourriture,  
Parents, dormez en paix et quittez ce soucis,  
Comptez vos beaux enfants sur la pelouse assis,  
Le froment qui grandit dans la campagne immense,  
Apportera leur vie et votre récompense.  
Car le sol canadien, toujours si généreux,  
N'a pas encore porté des enfants malheureux.  
Quand un sol se revêt avec tant d'opulence,  
C'est que son cœur vers nous, avec bonté s'avance.  
Regardez sa splendeur au milieu de l'été :  
Pourrait-on concevoir un être mieux paré ?  
Sur nos champs sans limite une verte fourrure  
Déroule avec orgueil une mer de verdure.  
Sur elle par endroits des chênes vigoureux  
Placent dans les hauteurs leurs arceaux gracieux,  
Formant sous le ciel bleu de très riches coupoles  
Dont les airs de grandeur nous laissent sans paroles.  
Souvent dans la campagne un flot poursuit son cours,  
Entre le vert gazon faisant mille détours.  
La fraîcheur de la nuit en gouttes d'eau déferle,  
Laisant voir sur les plants de beaux reflets de perles.  
Les touches du soleil essuient bientôt les pleurs,  
Qui font une rosée au souffle des froideurs.  
Comme aux baisers d'amour d'une personne aimée,  
La verdure s'éveille, et la brise embaumée  
Qui suit notre soleil, en ses jours glorieux,  
Pour mettre un peu de frais dans l'ardeur de ses feux,  
Courbe de notre sol, la verte chevelure,  
Laisant voir un ton pourpre au front de la verdure !  
A ce souffle léger, tendre comme un soupir,  
La cime des grands foins commence à tressaillir.  
Puis, leurs flots moelleux, comme la mer ondulent,  
Avec un chant discret que les zéphirs modulent.  
A l'ombre des rameaux qui bornent les maisons,  
La famille folâtre ou dort sur les gazons.  
Pendant que les bébés babillent sous l'ombrage,  
Et que nos oiseaux bleus chantent dans le feuillage.  
Moments délicieux et d'exquise douceur  
Où le bon Canadien trouve le vrai bonheur.  
Car dans ce long repos au sein de la campagne,  
Il vit loin du tracas et la paix l'accompagne.  
Pendant ce temps la brise a caressé les foins,  
Et la chaleur du jour a prodigué ses biens.  
Mais déjà le beau disque à l'occident s'incline,  
Et le jour fatigué, vers le couchant décline.  
C'est le moment mystique où la terre et le ciel,  
S'unissent vers le soir pour prier l'Éternel !

Ses flots dans la verdure ont arrêté leurs ondes  
Pendant que le soleil descend vers d'autres mondes.  
Puis tout ce beau velours, depuis l'aurore actif,  
Cesse tout mouvement et demeure attentif.  
Devant l'astre mourant qu'un nouveau monde accueille,  
Le ciel reste muet, la terre se recueille !  
Les murmures lointains se taisent par degrés ;  
Des beaux décors du soir, les champs se sont parés.  
Dans ce calme imposant, au sein du grand silence,  
Parfois, un chant d'oiseau, vers le beau ciel s'élance.  
Dans les foyers ouverts, on cause doucement,  
Subjugués par l'aspect du sublime moment.  
Il règne dans les airs, une faible pénombre.  
Puis doucement, sans bruit, la lune au bord des cieux,  
Elève avec lenteur son disque mielleux.  
Partout l'espace luit à la lumière douce  
Qu'elle projette au loin en poursuivant sa course.  
Le coucher du soleil appelle le retour  
De celle qui, la nuit, nous offre un demi jour.  
C'est le sommeil, tout dort : la plaine qui repose  
Ignore la bonté qui sur son front se pose.  
Les chênes endormis ont un aspect rêveur,  
Et semblent pénétrés de force et de douceur.  
Souvent j'ai contemplé, pendant les nuits paisibles,  
Le spectacle étonnant de ces beautés sensibles.

Le temps a fait son œuvre et les nombreux efforts  
De deux mois de travail ont fait les plants plus forts.  
La tige du froment déjà beaucoup plus ferme  
Achève la croissance et nous montre son terme.  
L'extrémité des plants a de jolis boutons  
Où se cache l'épi que bientôt nous verrons.  
Chaque bouton, demain nous fera son obole ;  
Le fermier qui le sait remarque le symbole.  
A différents endroits on voit les champs pâlir ;  
Le soleil, en chauffant, déjà les fait blanchir.  
Quand la robe des champs devient multicolore,  
C'est un signe certain que le grain vient d'éclore.  
On pourra les cueillir quand les épis plus longs  
Se seront revêtus de vêtements tout blancs.  
C'est la fin de l'été tout près de la verdure,  
L'homme voit onduler la moisson déjà mûre.  
Sous leurs charges de fruits les arbres sont courbés,  
Et par leurs dons exquis, nos vœux seront comblés.  
Alors le Canadien sur cette plaine blonde,  
Fixe son bon regard, car le froment abonde.

L'été de son travail lui présente les fruits  
Auxquels il a donné et ses jours et ses nuits.  
Vers l'homme, roi du monde, avec amour il penche.  
Celui-là, heureux, ouvre une main peu blanche.  
Pendant trois mois, les plants, comme des gens pieux,  
Ont reçu leur vigueur de la terre et des cieus.  
Les pieds fixes au sol, la tête vers les cimes,  
Ils ont vécu de glèbe et de souffles sublimes.  
Depuis les jours bénis du temps générateur  
A la fin de l'été, le grand éducateur.  
Ces deux sources de vie et de forte croissance  
Les ont comblés de biens avec surabondance.  
Mais avant la saison qui les fera mourir  
Ils offrent leurs cadeaux à qui veut les cueillir.

### AUTOMNE

Les étrennes se font vers le beau temps d'automne,  
Quand les beaux champs mûris sous la brise frissonnent  
La nature au grand cœur qui paraît nous aimer,  
D'un geste généreux s'incline pour donner.  
Mais ses traits sont changés et son noble visage  
Après de nombreux jours est d'un aspect plus sage.  
Quelque chose de grand domine dans les airs  
Où le soleil moins chaud montre des cieus plus clairs.  
Avec un moindre éclat, la lumière est plus douce,  
Le midi, le matin et le soir de sa course.  
Et de tous les côtés, c'est la blonde couleur  
Que l'on voit s'étaler avec grande douceur,  
Éclipsant tous les tons par la teinte splendide  
Dont se parent nos champs sous leur beau ciel limpide.  
Comme la charité résume les vertus,  
Et que tous leurs beaux traits en elle sont fondus,  
Ainsi du Canada, l'automne charitable,  
Dans sa parure blonde apparaît plus aimable.  
Mais le ciel vers le sol jette un rayon pensif  
Que le monde reçoit d'un air méditatif.  
Les grands prés sont rêveurs ; le jour mélancolique  
Fait tomber sur la terre un reflet tout mystique.  
Peut-être qu'au plaisir de faire des heureux  
Se mêle le regret de se sentir plus vieux.  
Cependant, sous son toit, l'homme esquisse un sourire,  
Et le cœur à la joie, il tressaille, il délire.  
Car enfin ce froment, c'est le pain de demain  
Qui du tendre foyer soulagera la faim.

Vite, au travail ; enfants, la plaine nous appelle,  
Allons nombreux aux champs ; la moisson est si belle.  
Le père a commandé : les garçons sont rendus,  
Et brandissent la faux de leurs bras demi nus.  
Ils ont chapeaux de paille et vêtements rustiques  
Qu'ils portent tous les jours pour les soins domestiques.  
La forme et les beaux traits de leurs corps vigoureux  
Montrent du Canada les enfants bienheureux.  
D'abord de l'instrument on aigüise la lame,  
Qui luisant au soleil, en reflète la flamme.  
Quand le taillant d'acier, sur la pierre a grincé,  
Aussitôt des faucheurs, le buste s'est baissé.  
Puis, d'un geste rythmé côte à côte en cadence,  
Dans la blonde toison le beau groupe s'avance.  
Découvrant du terroir quelques pouces de plus,  
A chaque coup hâtif de leurs bras étendus,  
En mordant les pieds mûrs dans lesquels on la plonge,  
La faux produit le bruit d'une bouche qui ronge.  
A chaque coup des bras elle rase le sol,  
Puis s'élève soudain pour reprendre son vol.  
Chaque fil attaqué frémit vacille et tombe,  
Il résiste un instant, mais enfin, il succombe.  
Détaché de la tige, il s'étend sur l'andain,  
Ouvrant au moissonneur un gracieux chemin.  
Et cet homme courbé dont le beau front se penche  
Fait choir du blond froment, une superbe tranche.  
Mais son œuvre se borne aux endroits onduleux,  
Qui sont pour les chevaux un peu trop dangereux.  
Car dans les endroits plats de nos plaines unies  
Qui font du Canada les campagnes bénies  
On a d'autres outils, des moyens plus puissants,  
Pour moissonner les grains de nos prés imposants  
C'est notre moissonneuse, très solide machine,  
Que deux chevaux font suivre en se courbant l'échine.  
Un homme bien assis fait les commandements  
Et dirige d'un mot les nombreux mouvements.  
L'imposante faucheuse avec un bruit sonore,  
A l'air de massacrer le grain qu'elle dévore.  
Sa lame qui palpite, aux fortes dents de fer,  
S'agite avec clameur et fait vibrer l'éther.  
Des rateaux empressés, à tournure peu franche,  
Frappent le blond froment qui tombe en avalanche.  
Dans la bouche du monstre ouverte aux beaux épis  
Qu'elle avale en grondant pour étouffer leurs cris.  
Au lieu de tout mêler elle groupe en javelles,  
Dans cet ordre parfait les tiges sont plus belles.  
Et les brins réunis, tête à tête posés

A nos pieds imprudents sont bien moins exposés.  
Pendant des jours nombreux pour un grain minuscule,  
Du matin jusqu'au soir la machine circule.  
Mais à chaque circuit la toison raccourcit,  
Et sur tous ses côtés la pièce retrace,  
Chaque tour au morceau ajoute une ceinture,  
Qui reçoit la javelle en ses plis de verdure.  
Puis quand tous les ondains sont coupés par la faux,  
La faucheuse sans bruit, passe à des champs nouveaux.  
Le coup d'œil est changé ; des centaines de gerbes  
Sur leurs grands lits de chaume chétif et sans herbes,  
Ont l'air de reposer pendant que le soleil,  
Sur leurs corps renversés, jette un rayon vermeil.  
Dans la lumière d'or, le bon froment se fane  
Sans recourir aux soins d'aucune main profane.  
Quelques jours de silence et de travail caché  
Affermissent le grain après qu'il est fauché.  
A ce calme parfait de la plaine pensive  
Succède l'action d'une corvée active.  
Pour rentrer la récolte on vide le foyer,  
Et toute la famille accourt pour charroyer.  
Avec beaucoup d'entrain, garçonnets et fillettes,  
Secondent les plus grands pour charger les charrettes.  
Entre autres instruments, les fourches, les rateaux,  
Unissent leur concours à celui des chevaux  
Qui, malgré la chaleur, traînent les fourragères  
Où s'entasse le grain qui les rend moins légères.  
On use pour charger d'un ancien procédé  
Que la suite des temps n'a jamais démodé.  
Un homme est sur le sol, un autre sur la charge,  
Dans ce dernier séjour, le domaine est peu large.  
Et celui qui l'occupe, est toujours très actif.  
Son royaume ambulante le retient bien captif.  
Pendant le temps qui court entre deux crépuscules,  
On transporte le grain dans les lourds véhicules.  
Le chargeur intrépide armé d'un fort trident,  
Pour ne pas trébucher marche d'un pas prudent.  
Il reçoit du donneur les énormes fourchées,  
Et voit que sur le char, elles soient bien couchées.  
Puis des champs à la grange on refait le trajet,  
Sans jamais se lasser pour un si noble objet.  
De nos grands bâtiments aux têtes recouvertes,  
Depuis un mois bientôt les portes sont ouvertes  
Afin de recevoir et de mieux accueillir  
Le froment précieux que l'on vient de cueillir.  
Quand sous l'immense toit l'énorme charretée,  
Après de grands efforts, s'est enfin arrêtée,

Notre fourche de fer, merveilleux instrument,  
Pour décharger le grain se met en mouvement.  
En enfonçant ses dents dans les pailles couchées,  
Elle avale le tout en trois lourdes bouchées.  
Avec tant de secours et tant d'inventions,  
L'homme a vite enlevé les épaisses toisons.  
Et bientôt dans les prés on ne voit que du chaume,  
Perçé par le regain et des touffes de baume.  
Pas un brin n'est perdu, car le champ est râclé,  
Et la blonde moisson est maintenant sous clé.  
Le sol après trois mois a rendu sa semence,  
Remettant cent pour un pour montrer sa puissance.  
Tous les plants généreux en nous offrant leurs dons,  
De fruits très savoureux ont rempli nos maisons.  
Maintenant plus légers les arbres se redressent;  
Après avoir donné, c'est aux cieux qu'ils s'adressent.  
Si des bienfaits rendus ont pu les appauvrir,  
Le Ciel reconnaissant saura les enrichir  
Et leur remettre au cœur cette abondante sève  
Qui fait poindre les fruits quand la moisson se lève.  
Ils ont l'air concients du grand bien qu'ils ont fait,  
Et semblent nous fixer d'un regard satisfait.  
Des rayons de l'honneur leurs beaux fronts se décoorent,  
Et l'automne expirant de ses feux les colorent.  
Mais sous l'or précieux du soleil automnal,  
Naît un reste de vie avant le coup fatal,  
Fournissant au bétail une tendre pâture;  
On dirait le dessert suivant la nourriture.  
Mais après quelques jours, la terre se fêtrit;  
Sous la fraîcheur des nuits sa surface pâlit.  
De ses beaux vêtements, la forêt se dépouille,  
Et ses feuilles de vert, se salissent de rouille.  
Les bons petits oiseaux ne font plus de concerts,  
Les champs sont dépeuplés, les buissons sont déserts.  
Puis la terre et le ciel n'ont plus les mêmes teintes,  
Car les sources de vie à présent sont éteintes.  
On voit dans tous les traits des symptômes de mort,  
Comme une âme blessée après un grand effort.

#### HIVER

Les arbres dépouillés et les prés qui jaunissent,  
Aux premiers vents du nord, de frissons se remplissent.  
L'automne bienfaisant qui vient de s'épancher  
Se fait plus égoïste et paraît se cacher.

Vers les lieux protégés, c'est la grande retraite,  
Car on connaît l'hiver et comment il nous traite.  
Avez-vous remarqué que l'automne mourant  
Confond toujours ses traits avec l'hiver naissant ?  
Que pendant plusieurs jours les deux saisons s'enlacent ?  
Que pour se rencontrer il faut qu'elles s'embrassent ?  
C'est un fait constaté, la frileuse saison,  
En saluant l'automne est douce et sans frissons.  
Leur séparation nous est imperceptible,  
Car l'automne s'en va de façon insensible.  
Mais leur dernier salut nous montre un peu d'aigreur,  
Un certain désaccord, un soupçon de rigueur.  
Peut-être que l'amour de capter notre culte,  
Fait naître entre les deux, cette petite lutte.  
L'ouvrage que l'hiver a fait pendant la nuit,  
L'automne, tout le jour, à dessein le détruit.  
Et réciproquement la saison à distance,  
Voit son travail glacé par celle qui s'avance.  
A la fin du combat notre hiver est vainqueur,  
Et commence son règne avec moins de douceur.  
Cependant, le bétail, sur la plaine amaigrie,  
Ronge les derniers brins d'une herbe rabougrie.  
Mais enfin c'est trop peu; les troupeaux affamés  
Reçoivent d'autres soins dans l'étable enfermés.  
Et les foyers, munis d'une double fenêtre,  
Attendent le frimas qui commence à paraître.  
Dans les poêles éteints, les feux sont allumés  
Pour réchauffer du toit les objets bien aimés.  
Pendant trois mois entiers, la bonté de leurs flammes,  
De leur regard d'amour, réjouira les âmes.  
Déjà dans les chemins le sol devient très dur;  
De l'approche du froid c'est un signe très sûr.  
Enfin, voici qu'au ciel de grands nuages pâles  
Planent dans l'air frileux au gré des vents plus mâles.  
Oui, c'est vers la Toussaint, le jour béni des morts,  
Que notre Canada sous son linceul s'endort.  
Quand de légers grains blancs envahissent l'espace,  
Pour venir se poser sur la nature lasse,  
Leurs petits corps neigeux au début clairsemés,  
Après quelques instants se sont multipliés.  
Sur la terre sans feu, bien des êtres grisonnent;  
Dans la grande forêt, des arbres nus frissonnent.  
Il ne faut pas un jour avec tant de pâleur,  
Pour recouvrir le sol d'une immense blancheur;  
Pour dérouler l'hermine aux formes onduleuses  
Sur les monts dénudés et les plaines frileuses.

Soit colère ou dépit, le soleil, par trois fois,  
Déchire avec fureur ce voile que tu vois.  
Il coupe du terroir l'habit qui le dérobe,  
Et plonge dans les eaux les lambeaux de sa robe.  
Mais le ciel protecteur repare le tissu,  
Et force le soleil à s'avouer vaincu.  
Puis la fin de novembre apporte assez de neige  
Pour arrêter l'effort du déplaisant manège.  
Nous sommes en hiver ; saison de pureté,  
Où le monde en repos retrouve la santé.  
Soyez-en bien certains la terre n'est pas morte,  
Sous la blanche parure au fond qu'elle supporte.  
Mais elle vit encore et son profond sommeil,  
Pour le printemps suivant prépare un doux réveil.  
Car avec ses frimas et sa toison fameuse,  
Notre hiver canadien a l'âme vigoureuse.  
Les piqûres du froid activent notre sang  
Et sont au corps chétif un tonique puissant.  
C'est un plaisir de voir quand la neige est venue,  
Avec quel bel entrain notre cœur la salue.  
C'est un si beau coup d'œil sous un ciel de cristal,  
De voir se dérouler le beau voile hivernal.  
Mais afin d'en jouir il faut que des bordées,  
Lui donnent l'épaisseur d'environ deux coudées.  
Sur ce front de candeur se forment des sillons,  
Par où les blancs foyers sont en relations.  
Et ces routes de glace et de neige remplies,  
Que les traîneaux glissants ont bien vite durcies,  
Sont comme des liens qui rapprochent les cœurs,  
Lesquels restent bien chauds au milieu des froids.  
En formant un réseau de luisantes artères,  
Où circule la vie au sein des froids austères.  
Quand l'or des froids rayons met sa blonde couleur,  
Entre un clair firmament et l'immense blancheur,  
Sur leurs jolis patins reluisants de peintures,  
Les gracieux traîneaux recouverts de fourrures,  
Avec leur carillon d'un beau rythme argentin,  
Pour chanter leur bonheur tout le long du chemin,  
Suivent légèrement les cavales fringantes  
Qui franchissent la plaine en courses élégantes.  
Leur haleine blanchit au sortir des naseaux,  
Pendant qu'une buée adhère aux noirs traîneaux.  
Au milieu de ceci quelques formes velues,  
Bravent le froid piquant sous leurs robes poilues.  
Leurs membres protégés sont en sécurité,  
Tandis qu'en leurs poumons s'engouffre la santé.

Ces plaisirs vigoureux font des blanches campagnes,  
Pendant les jours d'hiver, nos meilleures compagnes.  
Certains biens qu'en été nos cœurs avaient perdus,  
Par la neige des champs souvent leur sont rendus.

Il arrive souvent que de longues tempêtes  
Suspendent les plaisirs de ces beaux jours de fêtes.  
Et font chercher l'abri de nos toits protecteurs,  
Contre les coups mortels des tourbillons rageurs.

Quand la voûte du ciel a pris sa robe grise,  
Dont l'aspect menaçant provoque la surprise,  
Et voile du soleil le beau regard d'amour  
Au point de nous laisser qu'un faible demi jour  
On a recours aux soins de nos bonnes chaumières  
Dont le cœur toujours chaud écarte les misères.  
Bientôt le vent du nord rafale sur les toits,  
Et lance jusqu'au ciel les plaintes de sa voix.

La poudre de nos champs que son souffle soulève,  
Devient comme un brouillard qui dans les airs s'élève.  
De l'épais firmament aux nuages neigeux,  
Descendent de l'hiver les torrents orageux.

Par un cours opposé, ces fortes avalanches  
Mêlent dans les hauteurs leurs molécules blanches.  
Puis les vents déchainés forment des tourbillons  
Qui se tordent dans l'air avec de grands frissons.  
Enfin, c'est la tempête en toute sa furie,  
Par la terre et le ciel pendant trois jours nourrie.  
Les blancs grumeaux pressés par l'action des vents  
Suspendent dans les airs leurs grands voiles mouvants

Que l'aiglon déchire ; et des pièces intactes,  
Èlève en les pressant des murailles compactes  
Qu'il s'amuse à percer en poussant des clameurs  
Qui sont comme un écho de ses blanches fureurs.

Quel tumulte effrayant quelle horrible tourmente!  
Le ciel est désolé, la terre se lamente.  
Mais au foyer béni c'est la douce gaité,  
Les bienfaits du repos et la sécurité.

Car dans ces temps neigeux, la bûche qu'on allume  
A bientôt rechauffé notre vieux toit qui fume.  
Alors il fait si bon au milieu du danger  
De vivre sans périls, d'avoir de quoi manger.  
A côté d'un bon feu près de la flamme active,  
On goûte mieux le chant de la bise plaintive.  
Vivent nos vieux foyers tout couvert de frimas,  
Que le givre blanchit, que glace le verglas.  
Vivent nos vieux logis à la frileuse mine  
Qu'ils subissent l'hiver sous leurs robes d'hermine.

Sous des dehors plus froids, les coeurs y sont plus chauds.  
Puis ils sont si bien faits, nos vieux murs à la chaux!  
Après le mauvais temps reviennent les beaux jours,  
Les plaisirs coutumiers reprennent leur vieux cours.  
Des longs chemins durcis, on reforme la trace,  
Et bientôt des étangs on découvre la glace.  
Sur ce corps transparent poli comme un miroir,  
Sur ce verre luisant que l'on aime à revoir,  
Lorsqu'en son corps si pur reposent les étoiles,  
Alors que de la nuit s'étendent les beaux voiles,  
Le patineur léger chaussé d'un dur métal,  
Du lac illuminé, découpe le cristal.  
Rapide et gracieux un rythme le balance,  
Pendant que son beau corps vers l'horizon s'élance.  
Et cette ombre qui passe ainsi qu'un vol d'oiseau,  
Glisse comme un nuage au firmament nouveau.  
C'est la nuit, car, là-haut, les étoiles frissonnent;  
Sur un fond clair d'azur, leurs diamants foisonnent.  
La lune mielleuse et pleine de douceur  
De reflets somnolents inonde la blancheur.  
La plaine et les foyers en ce moment sommeillent  
A la demi clarté des bons astres qui veillent.  
Mais au cœur du foyer, un ami ne dort pas,  
C'est l'âtre toujours chaud où l'on cuit les repas.  
Dans son cœur enflammé, les bûches se consomment,  
Et sans cesser, par lui, les toits blancs, glacés, fument.  
Je vous quitte à présent, sous l'immense blancheur,  
Au milieu d'un repos tout rempli de candeur,  
Chênes de mon pays, merveilleuses campagnes,  
Qui fûtes autrefois mes meilleures compagnes.  
J'ai voulu vous chanter, vous prouver mon amour,  
Champs bénis que j'aimai dès mes plus tendres jours.  
Car aux divins bienfaits d'une vie abondante,  
Et aux dons merveilleux d'une âme débordante,  
Vous avez ajouté l'attrait de la beauté,  
Les horizons lointains, l'aimable liberté,  
La splendeur des décors dans la plaine paisible,  
Tout ce qu'on peut aimer en ce monde sensible.  
MERCY ! beaux champs, MERCI, je n'ai pu vous chanter,  
Mais il me reste un cœur, toujours, pour vous aimer.

FIN

\* Père CHAMPOUX.

## LES ORMES LONGUEUILLOIS.

Oh ! ces ormes, je les ai regardés tant de soirs, depuis l'heure où les incessantes mobilités du soleil couchant les épousent tour à tour, jusqu'au complet enténébrement de leurs formes indécises et douteuses ! J'ai vu frissonner si doucement leurs petites feuilles lasses au frôler imperceptible de la nuit venante ! Je les ai trouvés si beaux, si pleins de fraîcheur, de soupirs et de chants d'oiseaux, qu'à la fin je me suis pris à les aimer, et, à la retombée du jour, je vais souvent rêver à leur grande ombre, assoupi dans l'herbe veloutée.

Alors, au souffle du soir, chaque petite ramille envoie lentement de tout petits adieux verts au soleil mourant ; chaque petite feuille sombre commence à vivre une vie de mystère et de repos.

A cette heure surtout, je les aime, les ormes, dans ce petit coin de la grande patrie canadienne, tout embaumé de la poésie des soirs et de la paix des nuits ! Je les aime pour les façons hardies dont ils se découpent sur le vitrail bleu de nos soirs laurentiens ! je les aime pour la paix qu'ils jettent à pleine feuillée sur le sol natal ! je les aime pour les ombres bénissantes dont ils couvrent nos maisons et nos champs !

Et je les aime encore, les très vieux ormes, parce que dans leurs grands bras, ils étreignent tout un passé qui ressuscite et revit quand le reste s'endort. Ils ont vu ; ils se souviennent ; et, dans les profonds murmures dont tressaille leur cime, on croit entendre comme le bruit que fait un peuple qui marche, s'avance et grandit.

*Jean-des-RAPIDES.*

### COLLECTION COMPLÈTE

Nous croyons devoir informer nos lecteurs que le numéro de février 1916 du PAYS LAURENTIEN, en fascicule, est épuisé ; cependant, l'administration possède encore un certain nombre de séries complètes (1916 & 1917) qu'elle offre au prix de trois piastres franco pour les deux années.

La collection complète forme un joli volume de 550 pages. Ceux qui désireraient la faire relier pourront s'adresser à M. Chas.-U. Therrien, un de nos fidèles annonceurs, 227 rue Maisonneuve, Montréal, qui donnera entière satisfaction à un prix raisonnable.

En terminant cette présente année nous sommes heureux de nous rendre le témoignage d'avoir donné, comme l'année dernière, plus que nous n'avions promis au début, c'est-à-dire presque toujours vingt pages au lieu de seize. C'est ce que nous pouvons appeler une REVUE GÉNÉREUSE.

G. M.

M. ALPHONSE DÉSILETS.

Bachelier ès sciences agricoles, agronome officiel et homme de lettre.



M. A. DÉSILETS

M. Désilets est un écrivain dont s'honore depuis quelques années notre littérature canadienne-française. La plupart des lecteurs du *Pays laurentien* le connaissent; maintes fois déjà, ils ont pu admirer son style original et pétillant, sobre et profond, et d'allure toujours alerte et facile.

Nous avons crû faire plaisir à nos abonnés en publiant, outre son portrait, une notice biographique sur notre estimé collaborateur. Hâtons-nous de dire, pour rassurer nos lecteurs, que nous n'avons ni l'intention ni la prétention de faire une longue étude, proprement dite, sur son œuvre. M. Désilets est un littérateur distingué, nous le répétons, et point n'est besoin de faire son éloge. Ses livres sont là, d'ailleurs. En les consultant, chacun constatera que leur auteur a droit à notre admiration.

\* \* \*

M. Alphonse Désilets est né le 5 avril 1888, à Victoriaville, dans ce petit pays des robustes érables qu'on appelle les Bois-Francs, tout comme on dit la Beauce, la Gaspésie, le Saguenay. Ce petit pays des Bois-Francs qui comprend les comtés de Mégantic, de Nicolet et d'Arthabaska, avait déjà donné un poète délicat, M. Adolphe Poisson, et son historien, M. l'abbé Chas.-Ed. Mailhiot. Comme eux, M. Désilets qui est un amant de la Terre, a chanté le sol natal en des vers admirables, tous empreints d'un pur patriotisme. Nous aimons à reproduire les suivants pris entre beaucoup d'autres:

Ils ont gardé l'aspect rustique des vieux âges,  
Les monts et les forêts du cher petit pays :  
La source chante encor dans l'ombre des taillis,  
Où s'embusquaient jadis les grands guerriers sauvages.

Nous avons conservé l'amour des vieux adages,  
Des naïves chansons et des "patois" vieillis.  
Notre foi vive est comme un levain de maïs,  
Transmis de père en fils avec les héritages.

Nos vieux parlent souvent de ces premiers colons  
Au geste fier et doux, dont l'histoire et les noms  
Sont inscrits pour jamais au fond de leur mémoire.

Et peut-être qu'un jour quelque barde pieux,  
Au souvenir ému des robustes aïeux,  
Chantera leurs travaux dans un hymne de gloire.

M. Alphonse Désilets a fait ses études primaires et commerciales à l'académie du Sacré-Cœur, Victoriaville, et son cours classique complet au collège de Nicolet, berceau de son inspiration et de ses premiers chants, berceau poétique aussi de Gérin-Lajoie, de Nérée Beauchemin et un peu de Louis Fréchette. Notre collaborateur a commencé son cours d'agronomie à l'institut agricole d'Oka, en 1910, et complété ses études de spécialité au collège agricole de Guelph, Ontario ; puis, il passa son brevet à l'Université Laval de Montréal où il fut gradué, le 19 décembre 1913, comme ingénieur agronome (B. S. A.)

Nommé en 1915, agronome du district de Québec-Montmorency et directeur des cercles de fermières de notre province dont il a été le promoteur, M. Désilets est en plus chef du bureau de placement agricole pour le gouvernement provincial. Il est aussi professeur à l'hôpital militaire de Sans-Bruit, près de Québec. Il a séjourné à l'Ange-Gardien, en 1915, à Saint-Jean, île d'Orléans, été 1916, date de son mariage à Melle Rolande Savard, fille du Dr Edmond Savard, de Chicoutimi. Désormais Québécois, il habite Notre-Dame du Chemin, quartier Ville-Montcalm.

Directeur de la rédaction au *Bulletin de la ferme*, M. Désilets a collaboré en plus à beaucoup de revues et de journaux, entre'autres au *Semur*, à *Pour vous*, *Mesdames*, aux *Voix de la jeunesse catholique*, à l'*Action catholique* et au *Soleil*, de Québec. *Le Pays laurentien* lui doit beaucoup de reconnaissance pour les contributions qu'il a bien voulu nous adresser et que les lecteurs ont goûtées avec tant d'intérêt.

M. Désilets a fait imprimer deux volumes de vers ; nous ne croyons pas commettre d'indiscrétion en déclarant qu'il a maintenant dans ses cartons suffisamment de matière pour en publier un troisième.

*Heures poétiques*, 1 vol. in-12, 120 pages, préface d'Adolphe Poisson. Victoriaville, 1910.

Recueil de menus poèmes idylliques, familiaux et champêtres, divisé en quatre livres : I— heures blondes, II— heures bleues, III— heures brunes, IV— heures blanches, symbolisant les quatre époques de l'existence humaine, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse, avec les quatre saisons de l'année auxquelles la vie est souvent assimilée. Trois sentiments principaux imprègnent cette œuvre de jeunesse : le sens de l'harmonie universelle des âmes et des choses, la nostalgie du passé des personnes et des objets aimés, et l'amour de la patrie, le terroir laurentien, cher à tout poète de chez nous vraiment digne de ce nom. L'auteur, alors collégien, de ce petit recueil s'était caché sous le pseudonyme de *Jacquelin*.

*Mon Pays, mes Amours*, 1 vol. in-12, 150 pages, préface d'Albert Ferland. Québec, 1913.

Recueil de poèmes du terroir, divisé en trois parties : âmes et choses de chez nous, nos douleurs et nos joies, amours chantées. Le poète de la terre laurentienne s'affirme nettement ; il chante la poésie simple et délicate des âmes et des choses du pays champêtre, il pleure les deuils des chères âmes disparues, des maisons et des champs abandonnés, des traditions touchantes qui se perdent dans le flot moderniste ; mais sur ces morts qui nous attristent, il fait reflourir les espoirs les plus joyeux, et c'est pourquoi il chante ses amours, amours de terrien cultivé, pour qui la terre est la "grande amie" et en qui sont cachées toutes les sources de la beauté, de la bonté et de la fidélité des serments les plus sacrés.

Les livres de M. Désilets sont orthodoxes : la pensée religieuse y domine. La critique littéraire a accueilli son premier-né comme une promesse d'avenir : l'abbé Camille Roy, Madeleine, Adjudor Rivard, Alphonse Beauregard, et autres écrivains de talent, lui ont fait une fête et offert les saluts les plus engageants. Comme nous le savons fidèle à sa muse, nous sommes assurés que M. Désilets ne s'arrêtera pas en si bon chemin.

Félicitations et succès à notre confrère.

*Gérard MALCHELOSSE.*

## Le chant du départ

---

*Le Pays laurentien* est donc parvenu, chers lecteurs, à la douzième étape de sa seconde année d'existence, et, à cette occasion, nous venons offrir nos remerciements les plus sincères à tous ceux qui lui ont porté quelque intérêt.

Que *le Pays laurentien* ait survécu à d'autres revues nées avant ou après lui, c'est un fait que nul historien ne songera à enrégistrer sous le nom de "*miracle laurentien*" (!!), mais c'en est un que nous sommes orgueilleux de signaler pour en faire rejaillir tout l'honneur sur vous, collaborateurs, annonceurs et abonnés. Hélas ! ce n'est malheureusement encore aujourd'hui qu'à des remerciements que doit se borner notre reconnaissance envers ceux-là même dont les intéressants articles ont alimenté notre revue !

C'était d'abord notre désir d'entreprendre une nouvelle année, mais nous sommes forcés par les circonstances à ne nous contenter que du désir. . . . Mais, direz-vous : "Pourquoi *le Pays laurentien* suspend-il sa publication ? Est-ce manque de fonds ?" — Nous pouvons bien vous assurer que le fond de la caisse de notre revue est solide, bien qu'il manque un peu d'argent pour le couvrir. Cependant, la cause n'en est pas là tout-à-fait ; d'ailleurs, nous serions trop fiers pour le dire !

Voici : nous sommes en guerre ; la vie est d'une cherté exorbitante ; le papier, de plus en plus dispendieux ; la conscription est devenue une réalité : poètes, historiens, écrivains de tous genres, et grand nombre d'abonnés devront peut-être quitter leur tour d'ivoire pour ceindre l'épée et descendre dans l'arène. Comme les deux éditeurs du *Pays laurentien* ne peuvent former un total de quarante-cinq ans en additionnant leurs âges respectifs, ils doivent donc se tenir prêts à servir le roi dans la mesure de leur santé et de leurs forces.

Alors, comment risquer une publication qui pourrait être forcée à discontinuer avant longtemps pour les raisons ci-dessus mentionnées, et tromper par ce fait les fidèles abonnés qui nous auraient payé leur contribution dès le début de l'année nouvelle ?

Nous n'osons pas parler du non-paiement à nos collaborateurs : ils ont été si généreux jusqu'ici que nous craindrions de les offenser en paraissant douter de leur bienveillant désintéressement.

On comprendra donc facilement le juste sentiment qui nous fait suspendre, bien qu'à regret, la publication du *Pays laurentien*. Cependant, nous ne vous disons pas *adieu*, mais *au revoir*. La Patrie laurentienne, nous l'espérons, sortira plus grande, plus unie, plus forte, après ces heures de lutte, et reprendra avec un courage centuplé l'autre Lutte, celle pour laquelle nous avons ensemble dépensé nos énergies jusqu'à ce jour.

Encore une fois : *merci et au revoir*.

La REDACTION.

BIBLIOGRAPHIE

LES LIVRES DE CHEZ NOUS

Abbé Lionel Groulx. — *L'Histoire acadienne*. — Brochure in-16, 32 pages. Montréal, 1917. Prix, 10 sous.

Dans cette jolie plaquette l'auteur raconte les débuts de la colonisation française sur le sol de l'Acadie et les infortunes de ce petit peuple qui lutta jusqu'au martyre, malgré l'éloignement et l'abandon de la mère-patrie, pour rester fidèle à lui-même.

L'auteur, qui a foulé la plage du Bassin des Mines, théâtre de l'inhumain bannissement de 1755, décrit avec une émotion bien communicative le rêve qui a haaté son esprit ; des hauteurs du cap Blomidon il a vu défiler les barquettes de Lawrence, emportant vers l'exil un peuple paisible et loyal, mais coupable de vouloir rester français. Ces pages captivantes s'achèvent en évoquant la leçon que comporte la miraculeuse renaissance acadienne, leçon bien propre à inspirer et à soutenir tous ceux qui ont la mission de conserver et d'accroître le prestige français sur cette terre d'Amérique. Tout vrai patriote se fera un devoir de lire et surtout de faire lire dans chaque foyer cette brochure qui est enrichie d'une carte de l'Acadie en 1755, ainsi que d'une jolie gravure d'Évangéline, l'immortelle héroïne de Longfellow, qui symbolise les malheurs de l'Acadie.

Mme A.-B. Lacerte, 476, rue Rideau, Ottawa. — *Némoville*, roman, 1 vol. in-16, 144 pages. Ottawa, 1917. Editeurs : *Le Pays laurentien*, Montréal. Prix, 50 sous franco.

Le mot est nouveau, mais il évoque de vieux souvenirs. En effet, qui ne se rappelle le capitaine Némoville, commandant du *Nautilus* si prophétiquement imaginé par Jules Verne, dans un roman dont les émouvantes péripéties ont fortement impressionné les lecteurs de ma génération, et même ceux qui sont venus plus tard dans un monde partiellement transformé par la réalisation des rêves féconds de cet illustre voyant ?

Madame Lacerte a non-seulement entrepris de ressusciter le mythe sous-marin enfanté par le précurseur de l'aviation et de la navigation sous-marine. Elle a rajeuni l'idée en l'amplifiant. *Némoville* ne nous offre pas seulement l'histoire du *Nautilus* retrouvé entre deux eaux ; l'auteur nous fait assister au groupement d'une ville sous-marine autour de la vieille épave qui avait servi à voiturer le capitaine Némoville dans ses pérégrinations.

Cette ville immergée donne asile à une population exclusivement composée de Canadiens-français catholiques. Elle a son curé, deux médecins. Ses maisons sont des bateaux sous-marins reliés entre eux par des couloirs étanches qui forment des rues éclairées à l'électricité.

Le livre aurait pu s'intituler : *Une idylle sous-marine*. Il paraît que l'amour et même l'hyménée peuvent vivre au milieu des flots, des algues, des crustacés et des monstres marins.

Lisez *Némoville*. C'est un livre très émouvant du commencement à la fin. L'auteur a beaucoup d'imagination, de verve et de sens poétique. On pourrait peut-être reprocher à sa phraséologie un certain laisser aller qui dénote un peu d'inexpérience, mais en somme je défie tout lecteur sérieux de ne pas s'intéresser jusqu'au bout au sort des personnages.

Qui sait si cet ouvrage de Mme Lacerte ne contient pas, comme *Vingt mille lieues sous les mers*, des données prophétiques dont nos arrières-neveux verront la réalisation ?

Rémi Tremblay.

# Table générale des Matières

— DU —

## PAYS LAURENTIEN

### Deuxième Année

	PAGES	
BAKER, W.-A. —		
Au lac Archambault, (sonnet).....	192	
Génie (le), (poésie).....	144	
George-Étienne Cartier, (sonnet).....	43	
Retour, (poésie).....	94	
BEAUREGARD, ALPHONSE. —	De la grâce d'état à la discrétion, (essai).....	73
CHAMPOUX, PÈRE. —	Campagnes laurentiennes, (poème), ..... 157, 193	
CODERRE, ÉMILE. —	Bulles de savon (les), (poésie).....	125
	Bulletin bibliographique.....	140, 175, 210
	Idéal de Poète, (poésie).....	168
	Mendiant d'amour, (poésie).....	128
	Première neige, (poésie).....	72
	Soir, (poésie).....	50
COIGNARD, JÉRÔME. —	Sur la route.....	4
COUILLARD, DESPRES, abbé. —	La noblesse canadienne sous Carleton.....	17
D. N. P. —	Printemps, (poésie).....	60
DESCARRIES, ALFRED. —	Dernière lettre à Hortense, (poésie).....	42
	Grand' Mères (les), (sonnet).....	161
	Idéal, (poésie).....	43
	La chambre, (sonnet).....	186
	Mon premier sonnet.....	188
	Souffle du passé, (sonnet).....	77
DESILETS, ALPHONSE. —	Nouveau-né laurentien : <i>Par nos champs et nos rives</i> , de Blanche Lamontagne.....	78
	Pamphile LeMay.....	162
	Les Bois-Francis, (poésie).....	206
DOUCET, LS.-JOS. —	La charrue, (poésie).....	129
FERLAND, ALBERT. —	<i>Autour de la Maison</i> , par Michelle LeNormand.....	31
	Cerveau de l'Historien (le), (poésie).....	1
	La Gaspésie a son Poète.—Salut à Melle Blanche Lamontagne.....	95
GAÉTANE DE MONTREUIL. —	Ma déesse, (poésie).....	190
	Une tombe dans la forêt, (poésie).....	145
GILLES, FRÈRE. —	Chante, (poésie).....	76

	PAGES
HERIBERT, PIERRE. —	Bulletin bibliographique,..... 32, 63
	Laurentien et laurentin..... 28
	Revue laurentienne,..... 63
JEAN-DES-RAPIDES. —	Les Ormes longucuillois,..... 205
JEAN SAINTE-FOY. —	Autour d'un roman,..... 131
JEANNINE D'IRUN. —	Commandements du bon fumeur, (poésie),... 130
LAMBERT, A. —	L'Incendie du Moulin Flint,..... 170
LANIGAN, GEO.-T. —	A la claire fontaine, (poésie),..... 15
	Un Canadien errant, (poésie),..... 16
LÉDA. —	La sottise et sa cour, (poésie),..... 48
	Lettre ouverte,..... 167
	L'Orme, (poésie),..... 148
	Le calvaire abandonné, (poésie),..... 167
	Sous la tente,..... 51
MALCHÉLOSSE, MME A. —	Bienvenue, (poésie),..... 100
MALCHÉLOSSE, GERARD. —	A M. Émile Miller,..... 118
	Au fil de la plume,..... 100, 120, 156
	Collection complète..... 205
	In memoriam, (acrostiche),..... 16
	M. Alfred Descarries,..... 154
	M. Ls.-Jos. Doucet,..... 136
	M. Alphonse Désilets,..... 206
	Mme A.-B. Lacerte,..... 187
	Une lettre inédite de feu Hector Berthelot. . . 185
MARIE-VICTORIN, Frère. —	Nos petits gars et la langue française..... 58
	Paysages laurentiens. — Le lac des Trois-
	Saumons, ..... 29
MILLER, ÉMILE. —	Les Armes de Montréal,..... 101
MORIN, VICTOR. —	Quelque part, ..... en France,..... 26
MORIN, VAL. —	La vision du curé ontarien, (poésie),..... 56
PROULX, ANTONIN-É., —	<i>Benjamin Sulte et son œuvre</i> , par Gérard Mal-
	chelosse..... 61
	Du talent !..... 182
	En avant ! (poésie),..... 81
	Fenaison, (sonnet),..... 119
	Jean, (poésie),..... 49
	L'autodidacte, (essai),..... 86
	L'automne,..... 141
	Pour être reporter, (saynète),..... 121
	Simple réponse, (sonnet),..... 171
RAINVILLE, BOURBEAU. —	Drapeau (le), (poésie),..... 153
	L'Œil, (poésie),..... 33
	Panorama, (poésie),..... 119
	Saisons (les), (poésie),..... 55

	PAGES
REDACTION. —	Le chant du départ..... 209
ROY, REGIS. —	La Famille d'Aillebout..... 34
	M. LePoutet de la Boularderie..... 91
	Payen de Noyau de Chavoy..... 126
	Trahi par lui-même..... 149
SULTE, BENJAMIN. —	Combat du lac des Deux-Montagnes..... 66
	Critique des vers..... 115
	Curieuse, (poésie)..... 169
	Dans l'espace infini, (poésie)..... 177
	Ecrire des vers..... 44
	En garde ! (impromptu)..... 54
	Erreurs historiques..... 147
	Geo.-Thomas Lanigan..... 12
	Hochelaga..... 172, 178
	Mon adresse en ville (poésie)..... 156
	Montréal en 1797..... 191
	Nuit sombre, (poésie)..... 77
	Parlement fédéral (le), (poésie)..... 65
	Petite poésie (la)..... 82
	Sonnet (le), (sonnet)..... 47
	Souvenez-vous, (poésie)..... 25
TREMBLAY, REMI. —	Bibliographie..... 210

ILLUSTRATIONS, PORTRAITS ET AUTOGRAPHES.

Armes de Montréal.....	103, 106, 108, 109, 110, 111, 112
Ls-Jos. Doucet, (portrait).....	136
Albert Lozeau, (portrait).....	136
Alphonse Désilets, (portrait).....	206
Mme A.-B. Lacerte, (portrait).....	187
Benjamin Sulte, (autographe).....	47, 65, 118, 181
Emile Miller, (autographe).....	114
Antonin Proulx, (autographe).....	50, 81, 184
Antonin Proulx, (portrait).....	182



Aux Lecteurs du "PAYS LAURENTIEN"  
Déposants de

## LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

Nos sincères remerciements pour la confiance dont ils nous ont honorés et pour l'encouragement qu'ils nous ont donné dans nos efforts pour le développement de l'épargne.

### A CEUX QUI N'ONT PAS DE COMPTE D'ÉPARGNE

Pères et mères de familles, pour la protection de votre foyer;  
Jeunes gens, pour assurer votre avenir;  
Jeunes filles, pour assurer votre bien-être;  
Nous vous invitons cordialement à ouvrir un compte à

### LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL



**Bureau Principal: 176 rue St-Jacques**

Tous sont les bienvenus ici, ou à ses 14 succursales dans la ville de Montréal.

La meilleure manière de suivre le bon conseil **D'ÉPARGNER** que nous donnent nos hommes d'État, c'est d'ouvrir un compte à la **BANQUE D'ÉPARGNE**.

**A.-P. LESPERANCE,**

Gérant-Général.